



HAL
open science

Préface

Francis Jauréguiberry

► **To cite this version:**

Francis Jauréguiberry. Préface. Sihem Najar. Les réseaux sociaux sur Internet à l'heure des transitions démocratiques, Karthala, pp. 9-14, 2013, 9782811109769. hal-01669044

HAL Id: hal-01669044

<https://hal.science/hal-01669044v1>

Submitted on 7 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paru dans *Réseaux sociaux et transitions démocratiques* (éd. Sihem Najar), Paris, 2013, Karthala, pp. 9-14.

Préface

Francis Jauréguiberry

L'initiative de Sihem Najar et de l'IRMC d'organiser un colloque sur le thème de « Mouvements sociaux en ligne, cyberactivisme et nouvelles formes d'expression en Méditerranée » doit être chaleureusement saluée. Pendant trois jours, en avril 2012, des chercheurs de pas moins 15 nationalités différentes ont échangé sur ce thème. Ce qui prouve, si besoin était, tout l'intérêt international qu'il suscite, mais qui dénote aussi la remarquable ouverture des chercheurs tunisiens au regard éloigné au moment d'analyser la révolution dont ils ont été à la fois témoins et acteurs.

L'un des apports de ce regard éloigné a sans doute été de tempérer les ardeurs et espérances trop tendres à partir d'exemples d'autres révolutions dont le résultat fut rarement à la hauteur des espoirs qu'elles avaient suscités. L'accent a en particulier été mis par des collègues sud-américains et est-européens sur la difficile traduction institutionnelle et politique de l'effervescence révolutionnaire et des multiples aspirations qui peuvent l'alimenter. Le colloque ayant précisément eu lieu dans ce type de moment historique clef, une tension était très nettement perceptible — c'est en tout cas ce que j'ai ressenti — entre espoir et crainte, volonté de savoir et désir de croire, et, pourquoi ne pas le dire, entre analyse et engagement. Toute la difficulté — et cela a été une interrogation constante et transversale de ces journées — fut de penser et d'évaluer ce qui se créait, apparaissait, se jouait et commençait à se sédimenter dans une double effervescence.

Effervescence d'abord produite par la soudaine ouverture politique où malaises et frustrations mais aussi attentes et espoirs se donnent à vivre dans l'espace public au sens physique du terme : rues, places, cafés, transports en commun. Un espace public qui apparaît comme enfin libre et où, comme avec une marmite que l'on reverse, ce qui a trop longtemps été contenu sous un lourd couvercle se répand brusquement aux yeux de tous. Incroyable moment où tout un peuple retrouve ou découvre sa capacité à dire publiquement ce qu'il pense, expérimente son droit de dire non et pressent que le souhaitable est de l'ordre du possible.

Effervescence ensuite des TIC dont le mode d'usage permet précisément une expression spontanée, jaillissante et immédiate. La particularité de ces technologies de communication en regard de celles qui les ont précédées est d'être à la fois plus individualisées et globales. Jamais auparavant un aussi grand nombre d'émetteurs n'avait pu toucher un aussi grand nombre de récepteurs potentiels sous une forme aussi facile et rapide.

La particularité du Printemps arabe est d'avoir, pour la première fois de l'histoire et de façon aussi manifeste, mêlé les deux, au point de créer une sérieuse confusion. Le Net a certes été un espace d'expression, d'échange et de diffusion inédit, et le portable un fantastique outil d'information immédiate, de réactivité et de coordination des mobilisations. Mais, de là à présenter le Printemps arabe comme des « révolutions Facebook » ou « révolutions Twitter », il y a évidemment un pas qu'il faut bien se garder de franchir. Ce serait en effet faire preuve d'un technologisme bien naïf que de croire que Facebook ou que les portables sont à l'origine de la révolution. D'abord parce que ces mêmes technologies et applications étaient utilisées dans ces pays, et en particulier en Tunisie, depuis plusieurs années sans que rien ne se passe, et ensuite parce qu'il existe malheureusement nombre de pays totalitaires où ces mêmes outils sont tout autant utilisés sans qu'aucune révolution n'éclate. Une technologie, quelle qu'elle soit, n'a jamais produit de conséquences sociale et politique aussi mécaniquement.

Pourtant, une espèce de fable Facebook continue d'avoir un certain succès au moment de rendre compte du Printemps arabe. Curieusement, ce sont les médias traditionnels (presse, radio et télévision) qui ont le plus contribué à la diffuser. Peut-être par facilité et par économie. Facilité parce qu'il est plus facile de se brancher sur Facebook, surtout si l'on est à l'étranger et de suivre quelques témoins sur Twitter que d'aller sur le terrain pour enquêter, filmer et interviewer. Économie, car monter des images et des brides de films recueillies sur Facebook coûte évidemment moins cher que d'envoyer sur place des équipes de reporters. Certaines grandes chaînes de télévision ont bien fait ce travail d'enquête et de reportage, mais d'autres se sont contentées de relayer des images prises avec des téléphones portables, les faisant systématiquement passer pour plus vraies, authentiques et vivantes parce que postées en temps réel par les acteurs mêmes de la révolution. L'abondance des images reçues via Facebook et des témoignages recueillis via Twitter a grandement contribué à la confusion entre ces outils de communication et la révolution.

Ce n'est évidemment pas Facebook qui a fait la révolution mais les peuples dont seule une minorité est intervenue sur Facebook. Il ne faut toutefois pas tomber dans l'excès inverse et nier toute importance aux TIC dans la façon dont ces révolutions ont eu lieu. Les TIC ont sans doute joué un rôle moins déterminant que la fable Facebook le laisse entendre, mais elles n'en ont pas moins été des outils de première importance dans leur double capacité à générer de l'information distribuée et à cristalliser certaines revendications au point d'en faire des mots d'ordre. Leur disposition à fonctionner comme capteurs d'émotions, d'attentes et de revendications, et à la fois comme caisse de résonance et de propagation immédiate a été finement décrite et analysée par nombre de participants au colloque. Et il ne sert à rien, à ce niveau de questionnement, de chercher à savoir qui, du social ou du technique, détermine l'autre. L'un des acquis de ce colloque a été précisément de dépasser ce face à face déterministe. À la place, a été posée la question de l'articulation entre espace public traditionnel et celui des TIC, entre médias traditionnels et réseaux sociaux médiatisés, entre modes de mobilisation traditionnels et ceux médiatisés par les TIC. Les uns ne remplacent pas les autres mais se combinent, se mélangent pour former quelque chose d'hybride dont il nous revient de comprendre la complexité.

Rares sont ces moments historiques où tout bascule, où l'on ne sait absolument pas ce qu'il va arriver et où institutions et organisations sont comme en suspend. Règne alors une situation unique de pétulance sociale, où désir d'expression et sentiment du possible se donnent à vivre. Et il n'est pas étonnant que les réseaux sociaux médiatisés, parfaits capteurs d'émotions, d'affects et de subjectivités en aient été les vecteurs. Mais sans eux, les mêmes sentiments se seraient aussi — et se sont — exprimés. Bien sûr, dans une telle situation, les nouvelles les plus contradictoires peuvent circuler et les rumeurs, la propagation incontrôlée, la contagion informationnelle de type viral ont alors toute chance d'apparaître. Cela dit, les rumeurs ne sont relayées que lorsqu'elles rentrent en résonance avec les attentes ou frustrations des gens et qu'elles rencontrent un fantasme, expriment une crainte ou semblent donner corps à une espérance.

Face à ce danger, l'appel à la prudence, à la distance réflexive, au contrôle informatif et à une culture du discernement est de bon aloi. Mais cela ne doit pas amener à trop mécaniquement opposer sentiments et raison. Il n'y a jamais eu de révolution sans sentiments. Et ce n'est pas parce que ce qui s'est passé — et se passe — sur les réseaux sociaux est bien éloigné de l'idéal type habermasien de l'espace public (pensé comme lieux d'exposition et d'échange d'arguments fondés en raison) que l'on a affaire à du pur subjectivisme. Car l'espace public est aussi un espace d'échange de subjectivités, de sensibilités et de réalisations personnelles. Il serait donc bien réducteur de qualifier d'individualisme voire de narcissisme le fait de rendre publics ses sentiments, ses émotions, ses intuitions, craintes ou émerveillements. Au contraire, il est remarquable de voir comment un blog, pour peu

évidemment qu'il suscite des réactions, permet de passer d'une intuition individuelle à une idée discutée ou d'une petite remarque à un argument débattu. Le succès des blogs pointe autant le désir individuel de reconnaissance que l'immense besoin de lien, d'écoute et d'échange. Ce qui, au départ, est complètement individuel, intime et subjectif, peut, par sa seule exposition sur un blog voire sur Facebook devenir objet de débat et donc créer du lien social. Le caractère public des *posts* et les commentaires déprivatisent l'échange, problématisent les intuitions, suscitent le débat et, finalement, sont producteurs de lien social. La particularité des liens noués sur Internet est qu'ils ne ligotent pas. Ils peuvent à la fois être intenses et distendus. L'anonymat délivre des contraintes statutaires et permet l'expression des choses jusqu'alors tues. C'est ainsi qu'est apparu ce que la structure totalisante avait trop longtemps interdit, bridé, réduit au silence : par exemple l'expression des femmes qui, sur le Net, est plus importante que dans les médias traditionnels.

La question du passage de l'effervescence sociale à sa traduction politique reste posée. Prêter à l'indignation et au refus la capacité à se convertir en engagement civique voire politique risque de beaucoup décevoir. Penser que les TIC puissent être le vecteur de cette conversion relève du fantasme technologique. Sans doute vaut-il mieux se réjouir de la démonstration mondiale que le Printemps arabe a faite : celle des TIC comme outils permettant aux expressions individuelles de monter en généralité, à des dialogues improbables de se nouer, à des revendications jusqu'alors tues d'apparaître en plein jour, à des acteurs marginalisés de faire irruption dans l'espace public et à un mouvement d'indignation de se cristalliser en dissidence. Le Printemps arabe a créé un précédent expressif que les futurs dirigeants politiques des pays concernés devront, qu'ils le veillent ou pas, prendre en compte, la mobilisation désormais toujours possible par les réseaux sociaux constituant une arme dissuasive — c'est en tout cas ce que l'on espère — à toute tentative totalitaire ou d'enfermement.